

LA DOUCE SERBIE

Les Serbes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense

En effet, l'effroyable tragédie qui vient d'ensanglanter Belgrade laisserait croire que cette nation, née depuis un siècle à peine à la vie politique, n'est qu'une horde de barbares, récemment échappée des steppes de la Mongolie.

Il n'en est rien. Un coup d'Etat militaire, oeuvre d'une poignée de factieux, ne saurait engager la responsabilité de tout un peuple.

Au contraire, les Serbes sont renommés depuis longtemps pour la simplicité, la douceur et la régularité de leurs moeurs : nouvel argument à l'appui de cette thèse, si souvent soutenue par Hippolyte Taine, que le caractère d'un peuple est en quelque sorte le reflet de son milieu géographique.

Or, est-il pays d'aspect plus paisible et plus souriant que la Serbie ?

Dans la vallée de la grande Morava, les plateaux et les collines s'abaissent insensiblement jusqu'au Danube, semés de bouquets d'arbres, tapissés de verdure, plantés d'opulents vergers où les arbres ploient sous des fruits. Ici, à mi-côte, ondulent les flots mouvants de champs de seigle ; là, suspendues à des roches abruptes, des chèvres en arrachent d'une dent impatiente des brins d'herbe parfumée.

Dans les vallées profondes de la Morava serbe et bulgare, le paysage est plus sévère, sans rien perdre de sa calme sérénité : d'épaisses forêts d'ormes, de hêtres et de chênes, que décime déjà la cognée du bûcheron, descendent se baigner et se mirer dans le ruban moiré du fleuve.

Par intervalles apparaissent des villages qui mettent dans le silence de cette nature reposée une note d'animation et de vie.

Leur unique rue est bordée de maisons basses à auvent de bois. Les toits en sont couverts de tuiles rouges, et les murs blanchis à la chaux.

Pendant que les hommes sont partis aux champs et que les femmes s'emploient aux soins du ménage, des bandes d'enfants poursuivent, dans les chemins blancs de poussière et grillés de soleil, des petits porcs aux soies brunes, qui échappent à leurs persécuteurs, grâce à leur agilité que ne gêne pas encore l'embonpoint.

En Serbie, il n'est pas ou il est peu de paysans qui ne soient propriétaires du sol fécondé par leur travail. Mais tous sont régis par d'anciennes coutumes qui rappellent les traditions de la vie patriarcale, et qui ont néanmoins force de loi : telle la "zadruga", consacrée par le Code civil du royaume. Ce même nom désigne, dans chaque bourgade, un ensemble de ménages appartenant à la même famille et vivant sous le même toit. On a vu des zadruga, composées de soixante-deux personnes.

Le "starechina" en est le chef respecté ; et sa femme, la "starichitsa", n'est ni moins vénérée ni moins obéie. Quand le starechina meurt ou ne se sent plus de force à diriger la communauté, ce n'est pas toujours l'aîné de ses fils qui lui succède, c'est le plus intelligent et le plus sage. A lui le droit et l'honneur de commencer les prières dites en commun !

Chaque semaine, à tour de rôle, les femmes, qui

prennent alors le nom de "redouchas", veillent à l'entretien de la maison, à la fabrication du pain, à la nourriture des "zadrougans" et des ouvriers qui louent pour la saison.

Tous les dimanches, entre quatre et cinq heures du soir, les starechina se réunissent sur la place du village ; et la "skoupe" (c'est ainsi qu'on appelle cette assemblée, le berceau sans doute de la "Skouptchina") délibère sur les questions d'intérêt général. Les starechina sont les intermédiaires officiels entre leurs administrés et le gouvernement. Ils communiquent à ceux-là les documents officiels, procèdent à la répartition des impôts et tranchent à l'amiable toutes affaires litigieuses.

S'il est interdit de travailler sur ses terres pendant certaines fêtes religieuses, on peut, on doit même, ces jours-là, s'employer pour des voisins besogneux.

Les garçons mènent l'antique charrue de leurs pères, ou moissonnent à l'aide de leur serpe. Les filles ramassent les gerbes ou retournent les foin. Et quand cette vaillante jeunesse a rempli consciencieusement ce grand devoir de solida-

La guzle, cette mandoline dont la corde unique vibrait sous un archet d'acier ou même au contact d'une plume, n'était-ce pas la compagne, l'amie des bons et des mauvais jours, qui savait éveiller dans les coeurs les échos du passé ? N'avait-elle pas sa place et son rôle dans toutes les cérémonies familiales qui servent de dates à la vie humaine ?

En Serbie, comme un peu partout d'ailleurs, les mariages sont l'occasion de fêtes bruyantes.

Après que les chefs des deux familles ont échangé les cadeaux des fiançailles, les invités partent en cavalcade de la maison du futur époux. Précédés d'une musique où dominent les fifres et les tambourins, ils témoignent, chemin faisant, leur allégresse par des clameurs retentissantes et par des salves ininterrompues de mousqueterie. Ils arrivent en cet équipage devant le logis de la fiancée, qui les reçoit entourée de ses parents et de ses amis. Après deux jours de réjouissances, ils ramènent la jeune fille et ses invités chez celui qui sera bientôt son "puissant seigneur".

Jadis, après la célébration du mariage, les deux époux, échangeant la couronne de fleurs qui pa-

rait leur tête, étaient ramenés en grande pompe devant la maison du mari. Là, après avoir salué l'image de la Madone devant laquelle tremblait la flamme d'une lampe bleue, la jeune femme pénétrait sous le toit conjugal ; elle devait alors habiller un enfant, toucher les murs de sa quenouille et disposer sur la table le pain, le vin et l'eau : c'étaient autant de symboles qui lui rappelaient les droits et les devoirs de sa vie domestique.

Les enterrements sont, comme les mariages, suivis de plantureux repas, auxquels tout le village est convié. Trois autres diners, non moins pantagruéliques, sont servis dans le courant de l'année qui suit le décès. Mais un touchant usage — autre exemple de ce sentiment de solidarité que nous avons déjà relevé chez les Serbes — veut qu'après l'enterrement, la veuve ou les filles du défunt aillent porter, en habits de deuil, des aumônes et des vêtements aux pauvres du village. Pendant plusieurs jours, elles ne sortent que les cheveux flottants, leur pelisse retournée, et chantant leur douleur en lamentations modulées. Les hommes marchent la tête découverte.

Les fêtes sont nombreuses en Serbie ; et toutes se manifestent par des chants et des danses qui se prolongent à l'infini.

A la "Slava", jour de la fête patronale, dans l'église orthodoxe, dont le clocher est bossué d'or, tous les cierges sont allumés et les fidèles échangent les gâteaux symboliques. Puis l'heure des festins a sonné. Et chaque convive est invité à prononcer le "zdrantza" traditionnel, c'est-à-dire le toast qui fera valoir son talent d'improvisateur. Des poètes, effleurant du pouce leur guzle, disent en récitant les "pesmas" qui glorifient Marko Kratievitch, le martyr légendaire du Moyen-Age.

Le soir, c'est la danse du "kolo". Les jeunes hommes, en veste de drap rouge, ceinture violette et culottes bouffantes enfilées dans de larges bottes, vont inviter les blondes filles au bonnet grec écarlate, aux colliers de corail et de sequins d'or, dont la taille élancée disparaît sous la pelisse en peau d'agneau richement brodée, et dont les jambes nerveuses sont emprisonnées dans des bottines rouges. — Le signal est donné.



L'échange des couronnes de fleurs après la célébration du mariage

rité sociale, elle se rend en masse, la joie dans les yeux, un refrain sur les lèvres, chez ses obligés. Là, tous sont conviés au repas du soir, et la journée s'achève au milieu des chants et des danses.

Car l'amour passionné de la musique est un des caractères distinctifs de la nationalité serbe.

Si ce peuple, qui gémit pendant des siècles sous la domination turque, avait conservé de l'irrémissible désastre de Kossovo le plus douloureux souvenir et l'attestait dans ses chansons de geste, il affirmait, avec non moins d'énergie, son espoir des revanches futures, en un cycle de poésies héroïques qui célébraient les "haïdoucks", les bandits-patriotes, grands exterminateurs de l'ennemi héréditaire. Et, pour donner une expression plus saisissante encore à des chants qui étaient, en cette langue slave d'une si harmonieuse souplesse, l'histoire vécue de tant d'opprimés, le moine au fond de sa cellule et le pâtre sur la montagne, le laboureur après la sieste et la femme lasse de filer la laine, tous enfin s'accompagnaient de la "guzle" au murmure plaintif.